

Monteverdi

Il y a deux manières principales de considérer Monteverdi : comme le compositeur qui a porté à maturité les recherches qui menaient à l'opéra, donc comme un esprit de la Renaissance pour qui l'Homme est la mesure de toute chose, - et l'imitation de ses passions, la voie royale pour la musique - ; ou encore comme le plus efficace destructeur des jeux savants du contrepoint, au profit du rythme naturel de la parole.

Ce deuxième point de vue, historiquement, ne suffit pas à définir le génie de Monteverdi, qui fut l'homme des synthèses. Mais c'est ce qui dans son action reste aujourd'hui pour moi le plus représentatif. Il y a eu, entre 1580 et 1650, une ou deux générations de musiciens, dominées par Monteverdi, qui, peut-être avec de mauvais arguments extorqués à Platon, ont accompli une fantastique révolution sonore : oublier la science combinatoire de la tradition franco-flamande et écouter la "musique" de leur langue italienne, lui soumettre toute leur création, en transcrire toutes les inflexions et tous les rythmes.

Bien sûr, très tôt après, on passera du son au sens, de l'objet sonore au "message", et on s'enfoncera peu à peu dans les méandres de la vie dite "intérieure", mais rien n'enlèvera l'éclat premier de cette irruption de la parole réelle dans un discours qui, comme celui d'un Palestrina, n'alignait plus que des mots enchaînés par d'élégantes conventions. À peu près rien n'a vieilli dans Monteverdi.

Aujourd'hui, où l'Homme n'est plus la mesure de tout, sa parole n'est plus l'unique modèle. Elle est un élément sonore parmi d'autres, et c'est ce que la deuxième moitié du concert illustre à sa façon, tandis que la première groupe des œuvres qui se chantent "senza battuta", - sans mesure -, tout comme les musiques de notre temps.

Programme Perspectives du XXème siècle, 18 février 1976